

LA VIE INCONNUE DE JÉSUS-CHRIST – 13^e causerie

I. – Extraits de : Anne-Catherine EMMERICK, *Visions sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1834-1840.*

Après avoir marché toute la nuit, la sainte famille se reposa le matin sous un hangar. Vers le soir, je la vis entrer dans le hameau de Nazara, chez des gens méprisés et séparés en quelque sorte de la société. Ce n'étaient pas de vrais Juifs, il y avait quelque chose de païen dans leur religion ; ils faisaient leurs dévotions au temple du mont Garizim près de Samarie. On les contraignait à travailler, comme esclaves, au temple de Jérusalem, et à exécuter d'autres travaux publics.

Ils accueillirent la sainte famille avec beaucoup de bonté ; Marie et Joseph restèrent dans leur maison tout le jour suivant. À leur retour d'Égypte, ils s'y arrêtaient de nouveau, et lorsque Jésus alla au temple dans sa douzième année, il ne manqua pas de les visiter. Toute cette famille se fit baptiser par saint Jean, et embrassa ensuite le christianisme.

Les saints voyageurs quittèrent Nazara pendant la nuit. Ils passèrent tout le dimanche et la nuit qui le suivit auprès du vieux térébinthe sous lequel ils s'étaient reposés lors de leur voyage à Bethléem, et où la sainte Vierge avait tant souffert du froid. La persécution d'Hérode étant connue dans ce pays, la sainte famille n'y était pas en sûreté. [...]

Arrivés près du hameau d'Éphraïm, à deux lieues du chêne de Mambré¹, Jésus, Marie et Joseph entrèrent dans une vaste grotte, située au fond d'une gorge sauvage. Marie était contristée et pleurait. Ils vivaient de privations, car ils étaient obligés de prendre des chemins de traverse et d'éviter les villes et les hôtelleries fréquentées. Ils se reposèrent tout un jour dans cette grotte, où Dieu daigna, par plusieurs grâces, les soulager. Je vis une chèvre sauvage venir à eux et se laisser traire. De plus un ange leur apparut et les consola.

Un prophète avait souvent prié dans cette grotte. David avait gardé, aux environs, les troupeaux de son père ; il y était quand un ange lui apporta l'ordre de lutter contre Goliath. [...]

Joseph et Marie étaient fatigués et languissants ; ils s'avançaient péniblement dans le désert. L'outre d'eau et les petites cruches de baume étaient épuisées. La sainte Vierge, tout attristée, avait soif ; Jésus avait soif aussi. Ils se détournèrent un peu du chemin, se dirigeant vers un tertre situé plus bas et où ils voyaient des buissons et du gazon desséché.

Marie, avant d'y arriver, descendit de l'âne et s'assit par terre. Elle tenait l'enfant dans ses bras et priait. Pendant que la sainte Vierge demandait ainsi de l'eau à Dieu comme Agar dans le désert, un spectacle dont je fus très émue s'offrit à moi. La grotte d'Élisabeth et de son enfant² n'était pas loin, et je vis le petit Jean, plein d'inquiétude et de désir, errer parmi des broussailles et des pierres à peu de distance de la caverne. Je n'aperçus point Élisabeth. La vue de ce petit enfant courant d'un pas assuré dans cette solitude faisait une vive et touchante impression. Il avait tressailli dans le sein de sa mère à l'approche de son Seigneur, et à ce moment il était excité par la présence de son Sauveur souffrant de la soif. Les épaules couvertes d'une peau d'agneau, il tenait à la main son petit bâton au bout duquel flottait une bandelette d'écorce. Il sentait que Jésus passait et qu'il avait

¹ Le chêne de Mambré, sous lequel Abraham avait reçu la visite du Christ (Melchisédech), était donc vraisemblablement encore vivant au temps de Jésus, ce qui nous donne une indication chronologique utile : la durée de vie des chênes pouvant aller jusqu'à mille ans dans les meilleurs cas, mais guère au-delà, on peut supposer qu'une durée maximale d'environ mille ans sépare l'époque de Jésus de celle d'Abraham.

² Anne-Catherine nous raconte, en effet, qu'Élisabeth avait fui également, de son côté, avec le petit Jean, pour qu'il échappe lui aussi aux persécutions d'Hérode.

soif ; il se jeta à genoux et cria vers Dieu les bras étendus, puis il se leva soudainement, courut, poussé par l'Esprit, jusqu'au bord du rocher, et frappa avec son bâton le sol, d'où jaillit aussitôt une source abondante. Jean suivit l'eau jusqu'à l'endroit d'où elle descendait en cascade ; là il s'arrêta, et vit dans le lointain la sainte famille qui passait.

La sainte Vierge leva l'enfant Jésus en l'air, et, étendant la main, elle dit : « Voilà Jean dans le désert ! » Jean regarda avec joie l'eau qui se précipitait du haut de la roche, salua en agitant sa banderole, et retourna dans sa retraite.

Peu après, le ruisseau, coulant dans la plaine, s'approcha des voyageurs. Ils s'étaient mis en marche, et ils s'arrêtèrent pleins d'émotion et de joie auprès de buissons et de gazons desséchés. Marie descendit encore de l'âne avec l'enfant et s'assit sur l'herbe ; Joseph creusa à quelque distance un petit réservoir qui se remplit d'eau. Dès qu'elle fut limpide, tous trois en burent, et Marie y baigna son enfant ; ils se lavèrent les mains, les pieds et le visage. Joseph, après avoir rempli son outre, abreuva l'âne. Ils étaient heureux et pénétrés de reconnaissance. Le gazon, rafraîchi par l'eau, se redressa, et le soleil sembla briller avec un éclat nouveau. Pendant deux ou trois heures, ils jouirent là d'un repos heureux et profond.

*

Quelques jours après, je vis, par une belle nuit, la sainte famille traverser un désert sablonneux, couvert de broussailles. Il me semblait marcher avec elle. Le passage était très dangereux, car une foule de serpents, d'abord cachés sous le feuillage, s'approchaient en sifflant, et dressaient la tête contre la sainte famille. Mais la lumière dont elle était entourée la préservait du péril. [...]

Joseph et Marie entrèrent ensuite dans un grand désert sauvage où, faute de chemin, ils ne savaient où tourner leurs pas. Après s'être quelque peu avancés, ils virent se dresser devant eux une sombre et effrayante chaîne de montagnes escarpées. Ils étaient très abattus, et se mirent à genoux pour implorer le secours de Dieu. Alors plusieurs animaux se rassemblèrent autour d'eux ; je crus à un grand danger ; cependant ces animaux n'étaient pas méchants. Au contraire, ils les regardèrent avec une sorte de douceur, comme le faisait le vieux chien de mon confesseur quand il venait à moi. Ces animaux étaient envoyés pour leur tracer la route à suivre. Ils regardaient du côté de la montagne, puis revenaient à eux, comme fait un chien qui veut conduire son maître. Je vis enfin la sainte famille les suivre, et arriver, à travers les montagnes, dans un pays désolé et sinistre.

Il faisait déjà nuit lorsque, s'avançant le long d'un bois, ils rencontrèrent, à quelque distance du chemin, une cabane de mauvaise apparence. Pour y attirer les voyageurs, des brigands avaient suspendu, tout auprès à un arbre, une lanterne qu'on apercevait de très loin. On y abordait par un mauvais chemin, coupé de plusieurs fossés, et tout le long de ses parties faciles, des fils cachés étaient tendus. Lorsque les voyageurs venaient à les toucher, ils faisaient tinter des sonnettes placées dans la cabane, et appelaient ainsi les brigands, qui accouraient les dévaliser. Cette cabane ne restait pas toujours au même lieu ; elle était transportable, et les brigands l'établissaient çà et là, suivant les circonstances.

Dès que la sainte famille se fut approchée de la lanterne, elle fut aussitôt entourée par six brigands, y compris leur chef, tous animés d'abord d'intentions mauvaises. Mais, à la vue de l'enfant Jésus, un rayon de lumière frappa soudain le cœur du chef, qui ordonna à ses compagnons de ne faire aucun mal à de telles gens.

La nuit était venue. Cet homme conduisit alors la sainte famille dans sa cabane, où se trouvaient ses deux enfants et sa femme ; il leur raconta l'impression extraordinaire qu'il avait

éprouvée à la vue de l'enfant. Sa femme accueillit, avec une bonté mêlée de timidité, les saints voyageurs, qui s'assirent par terre, dans un coin, et se mirent à manger des provisions qu'ils avaient apportées. Leurs hôtes, d'abord timides et honteux, ce qui semblait assez contraire à leurs habitudes, peu à peu se rapprochèrent. Il en vint d'autres qui, pendant ce temps, avaient abrité l'âne de saint Joseph. Ces gens s'enhardirent, et, s'étant assis tout autour de la sainte famille, ils engagèrent l'entretien. La femme du chef servit à Marie des petits pains, du miel et des fruits, lui donna à boire, sépara pour elle, par des tentures, une partie de la cabane, et lui apporta, sur sa demande, un vase plein d'eau pour baigner l'enfant Jésus. Enfin, elle lava les langes et les fit sécher devant le feu.

Pendant que Marie baignait l'enfant sous un linge, le chef des brigands était si ému qu'il dit à sa femme : « Cet enfant juif n'est pas un enfant ordinaire ; c'est un saint enfant. Prie la mère de permettre que nous plongeons notre enfant lépreux dans l'eau où elle l'a baigné ; il en sera guéri, peut-être. » La femme s'approcha donc de Marie ; mais avant qu'elle eût parlé, la sainte Vierge lui dit de laver son enfant lépreux dans cette eau. Alors la femme apporta un petit garçon d'environ trois ans, tout blanc de lèpre. L'eau du bain de Jésus paraissait plus claire qu'auparavant ; la femme y mit son enfant lépreux : à l'instant même les croûtes de la lèpre se détachèrent et tombèrent ; la guérison était complète.

La mère, transportée de joie, voulait embrasser Marie et son enfant ; mais la sainte Vierge l'en empêcha par un signe, et lui prescrivit de creuser, dans le roc, une citerne et d'y verser cette eau, qui donnerait à la citerne la vertu de guérir de la lèpre. Je crois que la pauvre femme promit à Marie de s'enfuir de ce lieu à la première occasion.

Ces gens ne pouvaient contenir leur joie ; de nouveaux compagnons étant venus pendant la nuit, ils leur montrèrent l'enfant, et racontèrent comment il avait été guéri. Alors toute la bande entoura la sainte famille, la regardant avec surprise. Il était d'autant plus remarquable que ces brigands se montrassent si respectueux envers la sainte famille, que cette même nuit ils avaient arrêté plusieurs autres voyageurs attirés par leur lanterne, et les avaient conduits dans une grande caverne au fond du bois. Cette caverne, dont l'entrée était cachée par des broussailles, paraissait être leur principal repaire. J'y vis plusieurs enfants volés, âgés de sept à huit ans, et une vieille femme qui gardait toute espèce de butin.

La sainte famille partit à l'aube du jour, bien pourvue de vivres. Le chef et sa femme les accompagnèrent jusqu'au bon chemin. Ils prirent congé des saints voyageurs avec beaucoup d'émotion, et l'homme dit du fond du cœur : « Souvenez-vous de nous en quelque lieu que vous vous trouviez. » À ces paroles j'eus, tout à coup, une vision du crucifiement, et j'entendis le bon larron dire à Jésus : « Souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. » Je reconnus que c'était l'enfant guéri de la lèpre. La femme du chef des brigands quitta plus tard sa vie coupable et s'établit en l'une des stations de la sainte famille, où avait jailli une source qui avait fait pousser un jardin d'arbres à baume. Plusieurs braves gens se fixèrent dans ce même lieu.

*

La Sainte Famille arriva enfin au territoire égyptien. De grandes prairies, où paissaient des troupeaux, se déployèrent à leur vue. J'y aperçus des arbres, auxquels étaient suspendues des idoles, enveloppées à la manière des enfants : elles étaient couvertes de lettres et de figures. Tout près de là je vis des hommes gros et trapus, habillés à la façon de ces fileurs de coton que j'avais remarqués dans le pays des trois rois. Ils venaient rendre hommage aux statues. La sainte famille entra dans une étable ; le bétail en sortit pour lui faire place. Elle était privée de toute nourriture,

et personne ne songea à lui en offrir. Leur misère était complète. Marie ne pouvait presque allaiter l'enfant Jésus. Enfin quelques bergers vinrent abreuver leurs troupeaux, et, vaincus par les pressantes sollicitations de saint Joseph, ils lui donnèrent un peu d'eau.

Les saints voyageurs traversèrent un bois, en se traînant péniblement. À peine en étaient-ils sortis, qu'ils virent un palmier très élancé dont la cime était couverte de dattes. Marie s'en étant approchée, pria et leva l'enfant en l'air ; alors l'arbre, comme s'il eût voulu s'agenouiller, courba sa tête devant eux, de manière qu'ils purent cueillir tous ses fruits ; après quoi il resta dans cette position.

Depuis la dernière station, plusieurs vagabonds suivaient la sainte famille, et Marie donna des dattes à des enfants nus, qui couraient après elle. À un quart de lieue du palmier, ils arrivèrent à un grand sycomore, d'une grosseur extraordinaire. Comme il était creux, ils s'y cachèrent, et échappèrent ainsi aux gens qui les suivaient. Cet arbre leur servit de gîte pour la nuit suivante.

Le lendemain, ils continuèrent leur marche à travers un désert sablonneux. Depuis longtemps ils manquaient d'eau, mais la sainte Vierge implora Dieu. Aussitôt une source abondante jaillit à côté d'elle, et arrosa le terrain d'alentour. Ils se rafraîchirent ; Marie lava l'enfant ; Joseph abreuva l'âne et remplit son outre. Des lézards énormes et des tortues s'approchèrent aussi pour se désaltérer. Ils ne firent pas de mal à la sainte famille et la regardèrent même avec un air de douceur.

Le terrain qu'arrosait cette source fut merveilleusement béni. Bientôt il se couvrit de verdure et d'arbres à baume, de sorte qu'à son retour d'Égypte la sainte famille put déjà en recueillir. Ce lieu devint plus tard célèbre comme jardin de baume. Plusieurs personnes s'y établirent, entre autres la mère de l'enfant qui avait été guéri de la lèpre.

Joseph et Marie, s'étant rafraîchis auprès de la source, s'avancèrent vers une grande ville, en partie dévastée et d'une architecture singulière. C'était Héliopolis, aussi appelée On.

Denys l'Aréopagite y demeurait au temps de la mort de Jésus. Elle venait d'être dépeuplée par la guerre, et des gens de tout espèce s'y étaient établis, dans des maisons en ruines.

Après avoir passé, sur un pont très élevé et très long, un grand fleuve à plusieurs bras (le Nil), ils arrivèrent près d'une esplanade, située devant la porte d'Héliopolis et entourée d'allées d'arbres. J'y remarquai une grande idole à tête de bœuf, qui tenait dans ses bras un enfant emmaillotté. Des bancs de pierre étaient disposés autour de la statue, et les gens de la ville y plaçaient leurs offrandes. Joseph fit asseoir la très sainte Vierge, tout près de là, sous un grand arbre. À peine avaient-ils pris un moment de repos que la terre trembla et que l'idole fut renversée. Il s'ensuivit un grand tumulte parmi le peuple ; beaucoup de gens, employés à la construction d'un canal, accoururent en jetant les hauts cris. Cependant un brave ouvrier conduisit la sainte famille, en toute hâte, vers la ville. Ils avaient déjà quitté le lieu du désastre, lorsque le peuple les remarqua. On leur attribua la chute de la statue, et bientôt ils furent entourés d'une foule qui les accablait d'injures et de menaces. Mais cette scène ne dura pas longtemps, car la terre trembla de nouveau, le grand arbre fut abattu et déraciné, et le sol où se dressait auparavant la statue devint un bourbier d'eau noirâtre dans lequel elle s'enfonça jusqu'aux cornes. Quelques-uns des plus méchants, parmi cette foule furieuse, furent aussi engloutis dans ce gouffre bourbeux. La sainte famille entra tranquillement dans la ville, et s'installa dans un édifice abandonné, à côté d'un grand temple d'idoles. [...]

*

Jésus me fut montré lorsque, devenu assez fort pour marcher et courir, il recevait la visite d'autres enfants. Je le vis souvent auprès de Joseph, qui l'emmenait avec lui, lorsqu'il travaillait au dehors. Il était presque toujours vêtu d'une petite robe tricotée et d'un seul morceau.

Comme ils demeuraient assez près d'un temple païen, plusieurs idoles s'étant trouvées brisées, beaucoup de gens qui n'avaient pas oublié la chute de celle de la porte, lors de leur entrée à Héliopolis, attribuèrent le fait à la colère des dieux contre eux, et ils eurent bien des persécutions à endurer à ce sujet.

II. – Extraits de : Jacob LORBER, *L'enfance de Jésus*, 1843-1844.

Quand tout fut prêt pour le départ, le Capitaine ³ dit à Joseph : « Homme très estimable, me sera-t-il jamais permis de te revoir avec cet Enfant et Sa mère ? » Et Joseph répondit : « Il ne se passera pas trois années que je te saluerai de nouveau avec l'Enfant et sa mère ! Amen. »

Joseph prit sa monture, et ses fils suivirent son exemple. Joseph saisit les rênes de l'âne de Marie et la conduisit hors de la grotte en louant le Seigneur.

Quand ils furent tous sortis de la grotte, Joseph aperçut une foule de gens venant de la ville pour voir le départ du nouveau-né. Ils avaient été avertis par le changeur et par la sage-femme qui s'en était retournée chez elle. Ceci déplut fortement à Joseph, il pria le Seigneur de le soustraire aussi vite que possible à la curiosité oisive de ces badauds. Un épais brouillard s'étendit alors sur toute la ville et il fut impossible à quiconque de voir à cinq pas. Le peuple contrarié retourna en ville et Joseph, guidé par le Capitaine et par Salomé ⁴, put gagner les montagnes sans être vu.

Quand ils atteignirent les confins de la Judée et de la Syrie, le Capitaine remit à Joseph un sauf-conduit pour le Gouverneur Cyrenius, Commandant de toute la Syrie. Joseph accepta et remercia le Capitaine, qui lui dit encore : « Cyrenius est un frère pour moi. Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage, fais donc bon voyage et reviens bientôt. » Le Capitaine fit alors demi-tour avec Salomé et Joseph poursuivit sa route au nom du Seigneur.

Au milieu du jour, Joseph avait atteint le sommet des montagnes, à douze heures de Bethléem. Ce sommet se situait déjà en Syrie, appelée à l'époque par les Romains la Coelesyrie. Joseph avait dû faire ce grand détour, car il n'existait pas de route sûre pour aller directement de Palestine en Égypte. Son itinéraire fut le suivant : il arriva le premier jour aux environs de la petite ville de Bostra, près de laquelle il passa la nuit en louant Dieu. Là, il fut même visité par des voleurs. Mais lorsqu'ils virent le bébé, ils tombèrent face contre terre en L'adorant, puis, tout effrayés, s'enfuirent dans les montagnes.

Le jour suivant, Joseph atteignit une haute montagne et parvint le soir même aux environs de Panéa, petite ville septentrionale aux confins de la Palestine et de la Syrie. Et le troisième jour, de Panéa il gagna la Phénicie et parvint aux environs de Tyr, où il se présenta le lendemain avec son sauf-conduit chez Cyrenius, qui se trouvait à Tyr à ce moment-là. [...]

Joseph alla chercher sa famille et l'amena à la maison des Cyrenius, et ce dernier donna l'ordre à ses domestiques de s'occuper des montures. Il conduisit Joseph, Marie et les cinq fils dans son grand appartement tout décoré d'or, d'argent et de pierreries. Sur une table de marbre blanc le plus fin, se trouvait une quantité de statues de bronze de Corinthe, d'excellente facture, d'un pied de haut environ. Et Joseph demanda au Gouverneur ce que ces figurines représentaient. Le

³ Le capitaine romain Cornélius, qui avait protégé la Sainte Famille pendant la durée de son séjour à Bethléem.

⁴ Sœur de la sage-femme qui était venue assister la Sainte Vierge après la naissance de Jésus.

Gouverneur répondit très gentiment : « Regarde, brave homme, ce sont nos dieux ! Nous devons nous les procurer par ordre de Rome, même si nous n'y croyons pas. Je ne considère en elles que l'œuvre d'art. C'est le seul intérêt que je porte à ces figurines, mais pour le reste, je ne puis raisonnablement les voir qu'avec mépris. »

Joseph dit alors à Cyrenius : « Si tu penses de la sorte, ne serais-tu pas un homme sans Dieu et sans religion ? Cela ne trouble-t-il pas ta conscience ? » Cyrenius répondit : « Pas le moins du monde ! Car s'il n'existe pas d'autre Dieu que ces bronzes-là, chaque homme est alors plus dieu que ces bronzes stupides privés de vie ! Mais je pense qu'il doit exister quelque vrai dieu éternellement vivant et tout-puissant ! C'est pourquoi je méprise ces vieilles absurdités. »

Cyrenius était l'ami des enfants. Il s'approcha de Marie, qui tenait l'Enfant dans ses bras, et demanda à la mère si elle n'était pas fatiguée de Le porter continuellement. Marie répondit : « Ô très puissant Gouverneur, certes je suis fatiguée depuis longtemps, mais mon grand amour pour cet Enfant qui est le mien me fait oublier toute ma fatigue. »

Et le Gouverneur répliqua : « Vois-tu, je suis également un grand ami des enfants. Je suis marié, mais la nature ou Dieu ne m'ont pas encore accordé de descendant, voilà pourquoi je m'occupe des enfants des autres, et même il m'arrive souvent de prendre soin d'enfants d'esclaves ! Je ne veux pas dire par là que tu doives me donner le tien, car il est ta vie ! Mais j'aimerais te prier de bien vouloir me le mettre dans les bras pour que je puisse le caresser et le cajoler. »

Marie, trouvant que ce Gouverneur avait du cœur, lui dit : « Que celui qui a un cœur comme le tien prenne dans ses bras mon enfant ! » Alors Marie tendit le bébé au Gouverneur pour qu'il puisse Le caresser. Il prit le bébé dans ses bras, et un bien-être tel qu'il n'en avait jamais connu s'empara de lui ! Et il porta le bébé à travers la salle et s'approcha avec Lui de la table des figurines. Mais à son approche toutes ces idoles fondirent comme cire au feu ! Cyrenius fut horrifié et dit : « Qu'est-ce donc, le dur bronze fond entièrement sans laisser aucune trace ! Ô sage homme de Palestine, explique-moi ce phénomène ! Es-tu donc magicien ? »

Joseph, étonné à l'extrême, dit à Cyrenius : « Écoute-moi, puissant Gouverneur, tu n'ignores pas que selon la loi de mon peuple, tout magicien doit être brûlé vif. Si j'étais un véritable magicien, je ne serais pas devenu aussi âgé que je le suis, je serais tombé aux mains des grands prêtres de Jérusalem. Je puis seulement te dire que ce phénomène dépend certainement de la très grande sainteté de cet Enfant. À Sa naissance déjà, la manifestation de certains signes a épouvanté tout le monde. Les cieux se sont ouverts, les vents se sont tus, les ruisseaux et les fleuves se sont arrêtés et le soleil est resté immobile à l'horizon ! La lune trois heures durant n'a pas quitté sa place, les étoiles n'ont plus avancé, les animaux ont cessé de boire et de manger ; et tout ce qui bouge et se meut est tombé dans l'inertie la plus totale ; moi-même qui étais en chemin, j'ai dû m'arrêter de marcher. » [...]

Joseph, avec Marie et ses cinq fils, suivit Cyrenius dans la salle à manger, dont les proportions et la magnificence l'étonnèrent. La splendeur de la table et de la vaisselle d'or et d'argent sertie de pierreries l'émerveilla. Mais comme ces précieux objets étaient décorés de figurines des divinités païennes, Joseph dit à Cyrenius : « Mon ami, je vois que toute ta vaisselle est décorée de tes divinités ! Et tu connais déjà la puissance qui émane de mon Enfant. Si je m'assois à cette table avec ma femme et son Enfant, tu en seras pour toute ta vaisselle et tous tes vases ! Je te conseille donc de faire apporter des vases sans décorations, en simple terre cuite, sans quoi je ne réponds ni de ton or, ni de ton argent ! »

À ces mots, Cyrenius fut effrayé et suivit immédiatement le conseil de Joseph. Les serviteurs aussitôt apportèrent les mets dans des plats en terre cuite et mirent de côté les vases d'or et d'argent. Cyrenius eut pourtant la curiosité de faire apporter près de l'Enfant une magnifique coupe en or, pour voir si la proximité de l'Enfant aurait également un effet destructeur sur l'or comme sur le bronze des figurines ! La curiosité de Cyrenius lui coûta aussitôt la perte de la précieuse coupe. Cyrenius resta tout interdit comme s'il avait été atteint par une décharge électrique, et dit après un court instant : « Joseph, grand homme, merci de ton bon conseil. Que je sois damné si je pars d'ici sans que tu m'apprennes qui est cet enfant habité par une telle puissance ! »

Joseph se tourna alors vers Cyrenius et lui raconta brièvement la conception et la naissance de l'Enfant. Lorsque Cyrenius entendit résonner en lui les paroles de Joseph, il se prosterna devant l'Enfant et L'adora. À l'instant même, la coupe détruite réapparut sur le sol devant Cyrenius, ayant le même poids, mais complètement lisse. Cyrenius se releva, n'en pouvant plus de joie.

Dans ce bienheureux état d'esprit, Cyrenius dit à Joseph : « Ô grand homme, écoute-moi encore. Si j'étais empereur de Rome, je te céderais mon trône et ma couronne impériale. Et si l'empereur Auguste savait à présent ce que je sais de cet Enfant, il le ferait également. Quoi qu'il tienne infiniment à être le plus puissant empereur de la terre, je sais à quel point il met au-dessus de lui tout ce qui est divin. Si tu veux, j'écirai à l'Empereur, et je t'assure qu'il te fera venir à Rome avec les plus grands honneurs, et qu'il bâtira le Temple le plus grand et le plus magnifique à l'Enfant qui est indubitablement le fils du Dieu Très-Haut ! Il l'élèvera jusqu'à l'infini et se jettera lui-même dans la poussière devant le Seigneur, à qui les éléments et toutes les divinités doivent obéissance. [...] »

Joseph répondit : « Mon bien cher ami, crois-tu que les honneurs de Rome importent à Celui à qui le soleil, la lune, les étoiles et tous les éléments de la terre doivent obéissance ? S'il avait voulu que le monde entier L'honore comme une idole, Il serait venu sur terre au vu de tout le monde, dans toute Son infinie majesté divine ! Mais le monde aurait été par là jugé pour sa perte. Mais Il a choisi d'être abaissé dans le monde, pour béatifier le monde comme il est écrit dans le livre des prophètes. Laisse donc tomber cette idée d'ambassade à Rome ! Mais si tu veux anéantir Rome, fais comme bon te semble, car vois-tu, Celui-ci est venu pour la chute des grands et des puissants de ce monde, et pour la délivrance des déshérités, la consolation des affligés, et la résurrection de ceux qui sont dans la mort. Voilà ce que je crois fermement en mon cœur, mais tu es le seul à qui je fais partager ma foi, et personne d'autre ne l'entendra de mes lèvres. Aussi, garde ces paroles comme la chose la plus sacrée au fond de ton cœur, jusqu'à ce que le temps vienne où un nouveau soleil de vie se lèvera pour toi, et tout ira bien pour toi. »

Les paroles de Joseph atteignirent le cœur de Cyrenius comme des flèches, et le firent changer d'avis, au point qu'il eût été prêt à quitter à l'instant même sa dignité pour embrasser la condition la plus humble. Mais Joseph lui dit : « Ami, mon ami, reste ce que tu es ; le pouvoir dans la main d'un homme de ton espèce est une bénédiction de Dieu pour le peuple ! Car vois-tu, ce que tu es, tu ne l'es ni par toi-même, ni par Rome, mais par Dieu seulement. Reste donc ce que tu es ! » Et Cyrenius loua le Dieu inconnu, se mit à table, mangea et but de bon cœur avec Joseph et Marie.